



---

# L'HOMME DU TRAIN

---

LAURE GOMBAULT

---

Laure Gombault

L'Homme du train

© Laure Gombault, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5024-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aujourd'hui, il a cogné fort. Son miroir lui renvoie deux fentes noires comprimées par l'œdème. En dessous, les pommettes scarifiées creusent davantage son visage émacié. La lèvre supérieure, boursouflée, s'écarte douloureusement et laisse échapper un crachat rosé. La mâchoire ne semble pas cassée, une dent peut-être. Elle devra attendre au moins une semaine avant de se rendre au rendez-vous.*

Ce matin, deux consultations sont notées à son agenda. 9 h 30 Madame C et 11 heures, le couple D.

Pour Madame C, c'est en bonne voie. À la fin de la séance, elle se décidera. Cette fois, elle réclamera le divorce. Pour le couple D, après une accalmie, la communication s'enlise à nouveau. Il faudra les recevoir séparément. Depuis qu'elle lui reproche son infidélité, son mari la harcèle au sujet de ses étudiants. Ces deux profs faussement libertins l'exaspèrent, voilà deux ans qu'elle supporte leurs petits jeux provocants. Bientôt, elle les orientera vers un confrère sexologue.

Depuis deux ans, Tania exerce sa profession de conseillère conjugale au Planning familial 75 et ressent les premiers effets de lassitude. Depuis quelques semaines, elle peine à accompagner ces couples qui puisent en elle l'ultime ressource avant la rupture. *Heureusement, dans ma vie tout va bien*, se rassure-t-elle, même si, depuis peu, la monotonie dans son propre couple lui pèse. Très vite, elle refoule cette pensée. Elle ne va pas se plaindre. Elle reçoit ici tous les jours les affres conjugales, les rancœurs intestines de dizaines d'années, les coups bas quotidiens, les chantages sexuels, les vengeances froides ou pires encore les gifles et les humiliations. Alors qu'avec Romain, ils s'aiment. Bien sûr, il leur arrive de se disputer, mais jamais rien de grave ; des coups de fatigue ; leurs vies professionnelles éreintantes ; leurs charges domestiques, et le manque de temps l'un pour l'autre ; les gestes tendres érodés et leur sexualité en berne depuis la naissance d'Hugo. Chaque matin, elle le dépose à la crèche puis saute dans le train et gère des tonnes de frustrations au Planning tandis que lui débrieife les opérations de ventes des hypermarchés, remplit le frigo, récupère leur fils et répond encore tard le soir aux mails de ses commerciaux. *Allons, tout va bien*, songe Tania en fermant son agenda et en se dirigeant vers la salle d'attente, *pour moi, tout va bien*.

Tout va bien ou presque. Depuis peu, l'éloignement de son travail lui coûte. Il y a trois ans, peu après ses études de psychologie et son mariage avec Romain, elle avait ouvert un cabinet de conseils conjugaux. Son inexpérience et son

installation précipitée l'avaient contrainte à liquider l'année suivante sous la pression des charges. Alors, après la naissance d'Hugo, il avait fallu accepter ce poste à Paris. Elle n'avait plus le choix, aucune offre ne se présentait dans la région malgré une recherche active. Depuis, elle s'inflige trois heures trente de train quotidien, l'aller-retour Dunkerque-Paris. Au début, elle sauta de joie. Elle pouvait à nouveau exercer dans son domaine. Plus qu'un métier, une passion.

Les premiers souvenirs de sa mère brutalisée remontent à ses quatre ou cinq ans. Dès lors, elle avait su qu'elle consacrerait sa vie à réhabiliter la dignité des femmes. Chaque fois, les regards tristes de ses patientes lui renvoient le visage maternel tuméfié. Elle connaît cette violence jusque dans ses tripes. Même s'il ne l'a jamais frappée, dès son plus jeune âge, son père lui a légué la peur des hommes. Seul, Romain, par sa douceur et sa patience, a su, d'une amitié de lycée, transformer leur relation en tendresse amoureuse, puis en mariage heureux. Seulement, ils se sont connus adolescents et à la veille de ses trente-deux ans, son couple ronronne. Elle regrette leurs années universitaires. Malgré le stress des examens, elle vivait légère et heureuse. Ils riaient beaucoup alors, rejoignaient leur QG, le bar *Le Cosmos* à deux pas de la fac. Là, chaque soir, avec leurs amis, ils s'enfilaient des litres de bière en rêvant d'un monde meilleur, préparaient leurs manifs et supportaient leur indigence pourvu qu'ils se nourrissent d'amour et d'utopie. Romain et elle restaient collés l'un à l'autre. Leurs corps se réclamaient sans cesse et ils révisaient sous leurs couettes, ensevelis sous des miettes de chips et de cannettes de soda. Ils vivaient pleinement leurs contradictions. Dès leur première fiche de paie, ils troquèrent leur insouciance contre le désir de reconnaissance et l'injonction à fonder une famille. Devenir adultes revenait à honorer des factures et rêver d'acte de propriété. Ils devinrent des trentenaires citadins. Plus exactement, Tania s'accrochait au destin de Romain, car son enfance l'avait privée de la capacité à choisir sa vie. Romain lui avait offert de renaître. Avec lui, la petite fille terrorisée s'était transformée en jeune femme aimable. De cela, elle lui vouait une reconnaissance sans limites.

Ce matin, dans le train de 6 h 15, elle pense à lui, et à Hugo. Elle vient de le déposer encore endormi chez sa nourrice. Romain a quitté la maison tôt lui aussi pour organiser une implantation dans un hypermarché des Hauts de France. Son dévouement professionnel mérite-t-il le sacrifice du câlin du soir avec son fils ? Elle songe à sa vie comme à celle de ses millions de contemporains, contraints de se plier à la cause du travail pour un chiffre dérisoire en bas d'une fiche de paie.

Tous les matins, elle s'abandonne au roulis du train. Parfois, elle s'endort, mais la plupart du temps elle profite du trajet pour étudier ses dossiers. Le cas de ces femmes suit tragiquement le même cycle vicieux, celui de la violence, la descente progressive vers l'anéantissement de soi, l'impossibilité de réagir ni de se défendre. Bien sûr, au début, c'est la colère qui prime, puis le poids du silence tétanise les muscles et enfin, la honte remplit tout avant que la culpabilité ne s'empare de l'espace mental au point d'abdiquer en baissant la tête. Alors elles testent le seul pouvoir qui leur reste, celui de pardonner à leurs bourreaux et tomber ainsi dans le faux espoir de rééquilibrer la situation. Tania n'avait pas besoin de ses études pour connaître le mécanisme de cette destruction. Bien avant la théorie, son corps avait bu ce savoir au lait maternel, cet état de danger permanent, ce sentiment de vide, de perte d'estime de soi, les troubles du sommeil, le retrait social, et finalement l'anesthésie pour compenser l'angoisse. Pourtant, elle a toujours condamné la faiblesse de sa mère, soumise à son bourreau de père, ce pervers excité par la peur qu'il lui infligeait, ce Tout-Puissant au sourire carnassier.

En feuilletant le dossier de Madame M, elle imagine le carnassier de cette femme, celui qu'elle lui décrit depuis quelques séances. La première fois celle-ci hésitait, elle le présentait comme un mari gentil, mais fatigué par ses responsabilités. « S'il m'isole de ma famille et de mes amies, c'est qu'il me veut pour lui seul, et puis les gifles sont rares, il ne faut pas exagérer, bien sûr, c'est compliqué, mais là, c'est sûr, il va se calmer, car on s'aime vous savez, c'est une crise, ça va passer ».

Ce discours récurrent.

Elle a rencontré Madame M il y a deux mois. Une femme belle, distinguée, enveloppée d'un grand manteau sur un corps svelte, un port de tête royal relevé par un chignon de boucles blondes, une petite quarantaine, des yeux verts maquillés de rides à peine perceptibles. On l'aurait devinée forte comme un roc si on ne percevait pas au fond de l'iris cet éclat fondu de tristesse caractéristique des femmes battues. Tania lui offrit un café et un long silence s'installa, avant que les premiers mots ne fusent :

— Jusqu'alors, c'étaient les insultes, je m'y étais faite, mais là, les coups, je n'en peux plus... J'ai porté plainte et puis je l'ai retirée. C'est la deuxième fois. Un ami m'a conseillé de prendre rendez-vous ici.

De ces premiers mots, elle encouragea les suivants. Sa douceur, son empathie, ses silences gagnèrent. Madame M était revenue la semaine suivante, puis celle d'après. Cette médiation s'inscrivait dans la durée. C'était une première étape. La

confiance.

Les roues crissent. C'est toujours une violence ce déchirement dans l'oreille, ces vibrations dans le corps et ce choc qui vous colle au dossier pendant le freinage de la locomotive. Le wagon est presque vide ce matin. Une femme pressée avec une valise se rapproche de la sortie, deux jeunes, les yeux remplis de sommeil, s'accrochent à la portière, et toujours cet homme à l'imperméable bleu marine, un journal à la main et une sacoche en cuir dans l'autre. Avant de descendre du train, il relève sa mèche d'un geste sûr, de beaux cheveux bruns, coupés avec soin.

Tania s'engouffre dans le métro de la gare du Nord. Elle porte bien son nom, les couloirs y sont glacés. L'homme à l'imperméable bifurque à gauche, elle prend à droite, comme d'habitude.

Madame C est en retard. C'est mauvais signe. Tania décide de boire un café dans la salle de pause en l'attendant. Sandrine est attablée au comptoir, perchée sur un tabouret, déchaussée, sirotant son thé bio. Elle est encore venue à pied, elle déteste le métro, même le bus, elle dit qu'elle veut bien être parisienne, mais pas un mouton de Panurge. Tania sourit. Sandrine est sa collègue préférée, une vraie Parisienne, née ici, installée depuis son enfance à Bastille, ses parents soixante-huitards sont partis dans le Lot quand elle avait dix-huit ans, lui léguant leur duplex en plein cœur du quartier le plus branché de Paris. Du bruit, des nuits blanches, de la tequila frappée, que rêver de mieux pour s'émanciper ? Aujourd'hui Sandrine a trente-cinq ans, elle s'est affranchie de ses nuits d'ivresse, mais reste fidèle aux déambulations joyeuses du Faubourg Saint-Antoine et de la rue Charenton. C'est une végétarienne convaincue, fidèle à son torréfacteur Café Aouba, à ses fromages de chèvre et à son épicerie fine rétro. Elle rejoint chaque soir ses anciens copains de Fac chez *Paris Saint Bière* et déjeune régulièrement le week-end chez Aline, un microrestaurant installé dans une ancienne boucherie chevaline. Son truc, c'est l'art, du shopping culturel pour se dégoter des toiles qu'elle remboursera à ses parents sur dix ans. Sandrine est drôle, spirituelle et, comme Tania, combat toutes les formes de violences faites aux femmes, aime les hommes parfois et revendique sa bisexualité. Elle ne veut pas d'enfant, l'assume haut et fort en jetant régulièrement aux visages de ses collègues, *comment pouvez-vous engendrer des enfants et leur offrir un destin aussi effroyable ?* Elle apprécie surtout Sandrine parce qu'elle est généreuse et disponible, toujours de bonne humeur au Planning et une experte dans son domaine. Le droit des femmes, c'est son dada, elle repère les vides juridiques qui consolident les dossiers les plus délicats. Elle prend toujours le temps de l'aider,

elle est sa béquille professionnelle et, depuis peu, une nouvelle amie.

Elles ont à peine eu le loisir d'échanger sur la soirée de Sandrine la veille, un cocktail dans une galerie background, quand Richard est venu annoncer l'arrivée de Madame C. Richard est le secrétaire du Planning et sans doute l'amant de Sandrine. Leur clin d'œil ne lui a pas échappé.

Richard la précède vers le hall d'entrée, là où il se poste derrière son bureau en face de la salle d'attente et elle n'a pas pu s'empêcher de mater ses fesses galbées dans son jean slim. Tout de suite, elle rejette cette pensée, n'est pas Sandrine qui veut. Elle culpabilise, bon sang cette sacro-sainte culpabilité, elle aimerait tant desserrer ses forceps mentaux, mais comment faire quand on a été biberonnée aux frayeurs d'une mère battue ?

Madame C est en pleurs. Elle est arrivée en retard parce qu'il avait voulu « le faire » avant de partir. Tania explose à l'intérieur. Pourtant, elle se contrôle, son rôle l'exige.

— Vous voulez dire que vous n'étiez pas d'accord Madame C ?

— ....

— Vous savez comment on nomme ce qu'il vous fait subir Madame C.

— C'est mon mari, il a le droit.

— Non Madame C, il n'a pas le droit. Sans votre consentement, c'est une agression. Ça s'appelle un viol conjugal. C'est puni par la loi.

— Mais vous savez, parfois, il faut que je sois conciliante, j'ai jamais envie, alors... ?

— Alors quoi Madame C ?

— Et après, il est plus calme, vous comprenez ? Parfois, j'ai même la paix deux ou trois semaines.

Elle pense qu'elle n'y arrivera jamais. Et puis comme d'habitude, elle inspire profondément et entre dans l'entretien comme on pénètre dans un ring, sauf que la violence, ça suffit, alors elle utilisera ses techniques thérapeutiques pour accompagner Madame C, pour qu'enfin, au terme de cet entretien ou du suivant, et parce qu'elle s'appuiera sur l'aide d'autres professionnels, cette femme puisse, dans une heure, une semaine, deux mois ou un an, s'affranchir de son bourreau. Dans son cas, il n'y a pas d'enfants, *c'est toujours ça se console-t-elle.*

Les rendez-vous se sont succédé jusqu'à 17 heures. Elle attendra d'être installée dans le train pour débriefer sa journée. Le lendemain à 9 heures 30, ce sera la réunion d'équipe hebdomadaire avec la psychologue clinicienne, ses confrères médiateurs et la directrice du Planning. Elle est soulagée de terminer sa semaine et retrouver son cocon, ses deux hommes, ses amours, son shoot de

tendresse.

*18 h 40. Le train entre en gare dans ses vibrations de ferrailles.*

Il est là.

Elle le baptise l'homme du train, comme un compagnon de voyage. Depuis peu, elle l'observe davantage. Il a toujours son Smartphone greffé à l'oreille. Elle déteste ces objets connectés qui ont poussé comme des verrues sur toutes les mains et elle étudie ces cous penchés qui s'extraient de la lumière et des êtres, un autisme généralisé. Dans le wagon, c'est frappant, peu de gens échangent. Tous sont vissés à leurs écrans. Il y a bien quelques personnes qui lisent. Des romans de préférence. Elle aussi adore lire. Les romans de Tatiana de Rosnay, Philippe Besson, Delphine de Vigan, des auteurs étrangers aussi, surtout américains ou coréens. Elle tente de déchiffrer les titres des couvertures. Les hommes lisent le plus souvent des polars, les femmes, des feel-good ou des romances, ces romans à la mode qui font du bien, des récits de femmes de son âge, un vocabulaire rapide et branché, des répliques drôles ou grinçantes, des histoires de cœur, de baise, ou de rêves de baise. Elle attrape ses dossiers, ce sont des chemises cartonnées, l'ordinateur aussi elle évite. Elle pense que c'est rare des gens de sa génération qui fuient l'informatique. Au Planning, elle recopie ses synthèses sur des feuilles roses. Le contraste des mots assassins couchés sur du papier romantique, c'est sa petite feinte, son pied de nez à l'horreur. C'est stupide, mais c'est ainsi, elle assume ses manies, ses rituels contre l'angoisse.

L'homme du train est toujours assis à la même place. Le wagon de queue, dernier siège avant le sas de sortie aux parois caoutchouteuses. Seulement, elle, elle préfère s'installer à deux rangées des portes coulissantes, elle fuit les nuisances. Comme elle, il ne doit pas supporter l'enfermement. Elle se confine aux portes dès qu'elle le peut. Au restaurant, au cinéma, dans le métro et même en voiture, elle évite la file de gauche sur le périphérique pour rester toujours prête à attraper une sortie en cas de danger. Elle sait, ça s'appelle de l'agoraphobie. Elle en souffre, mais à petite dose. L'avion c'est autre chose. C'est un calvaire de le prendre. En plein air, il n'y a pas d'échappatoire et elle adore les issues, au sens propre comme au figuré. Les issues pour ses femmes surtout, celles qu'elles nomment ses *sœurs de cœur*.

Il la regarde. Elle baisse aussitôt les yeux. Elle se déteste. Pourquoi faudrait-il s'incliner devant cet homme ou d'ailleurs devant n'importe lequel ? Elle songe, *d'habitude, je me fous qu'on me dévisage, je ne calcule même pas les regards des hommes*. Elle est troublée par son audace. Elle ne cédera pas. Elle relève la

tête. Le provoque. Le dévisage.

Il insiste et elle croit voir apparaître un léger sourire, un coin de la bouche qui se plisse. Une pointe d'ironie.

Oui, il la fixe. Un sourire aux lèvres. Un rictus de carnivore. Frontal. Il remonte sa mèche qui retombe aussitôt. Il a un charme fou.

Depuis longtemps, ses yeux ont chaviré sur ses genoux. Elle a cédé. Elle ne supporte pas cette provocation. Ce qui la gêne, ce n'est pas tant son regard que la sensation qui la traverse. Un malaise l'étreint. Des palpitations. Une pointe au milieu du ventre. Cette vision, elle y pense comme le festin d'un prédateur. Une volonté de la soumettre.

Un œil noir, sans empathie. Cet homme veut la posséder.

Son malaise grandit. C'est violent. C'est détestable. C'est révoltant. Elle a aimé ce regard. Ce regard l'a traversée et elle y a pris du plaisir.

Alors, comme un mantra pour calmer son esprit troublé, elle ressasse les mêmes pensées, Romain, lui, le seul, son socle, sa gentillesse, sa tendresse, sa confiance, son univers, le père de son enfant, son amour, son mari. Elle tente une diversion en se concentrant sur un autre combat. Elle ouvre la chemise violette, celle du cas de Madame M et commence à lire les notes du feuillet rose.

15 juin 2018. Primo accueil

*Madame M est mariée depuis 10 ans. Sans enfants. Artiste-peintre. Atelier à la maison. Envoyée par le commissariat du XVIe. 2 plaintes. La première avril 2014, la deuxième septembre 2018. Les 2 plaintes retirées 2 jours après. Peur des représailles du mari. Peur du regard des autres. Les violences verbales ont commencé 1 an après leur mariage. Depuis récurrentes. La première giflé, il y a 6 ans. Puis régulières. À tenté une fois de le quitter. Dépendante économiquement. Regrette les premières années, idylliques, passionnelles. Recherche en vain la situation idéalisée, se demande sans cesse pourquoi, ce qu'elle a loupé. Veut sauver son couple. Se raccroche aux périodes calmes. Dans ces moments, mari idéal, aimant, la comble de cadeaux, lui demande pardon, dit toujours que c'est la dernière fois.*

*Traitement : Lexomil, 3 fois/jours, Zopiclone chaque soir*

*Addiction : néant, un peu d'alcool.*

*Vie sexuelle inexistante depuis 6 ans, pas de moyen de contraception.*

*Signes traumatiques physiologiques : néant.*

*Troubles somatiques : céphalées, palpitations, troubles du sommeil.*

*Troubles psychiques : anxiété importante.*

*Troubles émotionnels : perte d'estime de soi, honte, culpabilité, impuissance.*